

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

L'URGENCE ET LA PATIENCE

*il reprenait à quelle heure selon
des véhicules, des aller-retour
parfois*

Tout cela le dit

Il étaient ressortis ^{du parking} du hangar, ^{et se tenait sur les pistes} Le douanier
al les avait accompagnés et le chef d'escale adjoint de la Lufthansa les avait rejoint, un
Japonais également, ^{petit, en élégant costume sombre semblable aux quatre autres}
Japonais, avec un badge sur le revers de sa veste et armé d'un énorme talkie-walkie) et
ils attendaient la stalle ^{du cheval} — une stalle spéciale ^{pour le voyage} — à côté du van
pour précéder à ^{son} embarquement. Le chauffeur du van avait déjà ouvert la porte et
descendu le pont, et les trois acolytes, ou hommes de mains, s'étaient immédiatement
positionnés autour du fourgon. Deux avaient de vagues allures de yakuzas, avec des
pentes blousons cintrés garnis d'orange (ou peut-être de jockeys), le troisième, tout aussi
Japonais, très gros, un corps énorme, entièrement chauve, la nuque épaisse, la peau
comme de la corne, aurait ^{des} dépareillé nulle part ^{comme} garde du corps d'un concert
rock avec ses minuscules yeux bridés. Apparemment, ^{ils} n'étaient affectés qu'à la
sécurité du cheval et n'avaient peut-être même pas l'autorisation de le toucher, devant
simplement empêcher quiconque d'en approcher (eux y compris), ils n'apportèrent
aucune aide au chauffeur du van, ni aux quatre Japonais ^{lesquels} montèrent dans le
fourgon. La stalle n'était pas encore arrivée, mais deux des quatre Japonais étaient
déjà montés dans le van pour essayer d'apaiser le cheval, le caresser et l'amadouer
pour tenter de de se faire accepter. Car depuis le limogeage de l'entraîneur le matin
même, et de tout l'entourage du cheval, le pur-sang n'avait plus ^{son} lad. Son lad
habituel, celui qui voyageait normalement avec lui, celui qui le menait au rond de
présentation les jours de courses, celui auquel il était habitué, qui avait sa confiance, qui
savait comment l'apaiser et contenir sa fougue d'étalon, et ce furent les quatre Japonais,
dans leurs élégants costumes sombres, qui furent chargés de transférer le cheval de
son van à la stalle de voyage.

*l'
de cheval
admissible
n'est
s'ils
l'un
de cheval
de voyage*

*du
Pony
de plus
les
M...
as lui
type
quel ils
de*

La stalle de voyage, telle un schéma de parcouru, écurie

Trainé sur une remorque plate par un véhicule électrique, la stalle, très haute, métallique
et striée, s'approchait sur la piste mouillée et s'immobilisa devant l'entrée du hangar,
devant le minibus et la limousine, guidé par le chef d'escale adjoint de la Lufthansa.
Deux techniciens montèrent sur la remorque pour décaïdener ^{les} ouvertures et
mirent en place un pont métallique pour permettre au cheval d'entrer à l'intérieur. Marie
observait les opérations de chargement à l'abri de la pluie sous l'étroit auvent du
hangar, la porte du van et la porte de la stalle étaient ouvertes, les deux ponts
descendus, et le cheval restait toujours invisible dans les profondeurs du van sur
lesquels tout les regards étaient fixés ^{à l'instant}. Alors, lentement, dans un
hennissement étouffé, apparut la croupe du cheval sur le pont, à reculons, les sabots
arrières cherchant leurs appuis sur le pont, battant bruyamment sur le métal et trépanant
sur place, très nerveux, faisant un écart sur le côté, et repartant en avant, disparaissant à
nouveau dans le van. A la deuxième tentative, le cheval descendit jusqu'au pont, les
deux Japonais s'agrippant à la longe collée contre son corps à la hauteur de son épaule,
tirant et retenaient, ^{apparaurent également sur le pont}. L'air tourna la tête, les oreilles
plaquées sur le toupet, il ne se laissait pas faire, têtif, rebelle, se débattait de l'encolure.
C'était cinq cent kilos de nervosité, d'irritabilité et de fureur qui apparaissaient dans la
nuit. Sa puissance physique était impressionnante, il se dégageait de lui une énergie
presque électrique, une rage que les deux Japonais tentaient de maîtriser. Immobile sur
le pont, le pur sang ne bougeait plus, n'avancait plus, ne reculait plus/ malgré les efforts
des deux Japonais qui tiraient sur la corde sans parvenir à le faire bouger, on eût dit qu'il
tolérait simplement leur présence. Le chef d'escale adjoint de la Lufthansa, son talkie
walkie à la main, s'était approché au pied du pont, et personne ne bougeait plus. Ni le
cheval, arrêté à mi-pont — immobile, furieux, impérial — ni les spectateurs, fascinés par
la puissance qui se dégageait de lui, ses muscles, très longs et puissants, saillants,
bandés, et la croupe noire, luisante, rebondie, lui contrastait avec le tracé si délicat des
pattes, la finesse des paturons. Il portait pour tout harnachement qu'un licol bien
ajusté et une longe de conduite, un e courte couverture en luxueux velours pourpre sur
le dos, et les membres inférieurs protégés de bandages protecteurs et de guêtres de
transports pour éviter les coups ou les blessures.

*bois
les deux
puls
ne
l'
l'air
de l'air
se
force
l'im
dehors
ce des
puls
de l'air
l'air*

*à l'instant
de l'air
estale
p...
il...
le pont
à
re...
l'encolure
l'air
l'air
l'air
l'air*

Les deux élégants Japonais en costume sombre qui le guidaient sur le pont du van
essayaient de lui flatter l'encolure pour le calmer, mais perdaient pied, semblaient

*ouls de...
l'air...
l'air...
l'air...
l'air...*



*se...
l'air...
l'air...*

L'URGENCE
ET LA PATIENCE

DU MÊME AUTEUR



LA SALLE DE BAIN, *roman*, 1985, (« double », n° 32)
MONSIEUR, *roman*, 1986
L'APPAREIL-PHOTO, *roman*, 1989, (« double », n° 45)
LA RÉTICENCE, *roman*, 1991
LA TÉLÉVISION, *roman*, 1997, (« double », n° 19)
AUTO PORTRAIT (À L'ÉTRANGER), 2000, (« double »,
n° 78)
LA MÉLANCOLIE DE ZIDANE, 2006
L'URGENCE ET LA PATIENCE, 2012
FOOTBALL, 2015

MARIE MADELEINE MARGUERITE DE MONTALTE

I. FAIRE L'AMOUR, *hiver* ; 2002, (« double », n° 61)
II. FUIR, *été* ; 2005, (« double », n° 62)
III. LA VÉRITÉ SUR MARIE, *printemps-été* ; 2009,
(« double », n° 92)
IV. NUE, *automne-hiver* ; 2013

Aux Éditions Le Passage

LA MAIN ET LE REGARD, 2012, à l'occasion de l'exposition LIVRE/LOUVRE au musée du Louvre

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

L'URGENCE
ET LA PATIENCE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2012/2015 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 978-2-7073-2903-5

*À mes parents,
qui m'ont appris à lire et à écrire.*

LE JOUR OÙ J'AI COMMENCÉ À ÉCRIRE

J'ai oublié l'heure exacte du jour précis où j'ai pris la décision de commencer à écrire, mais cette heure existe, et ce jour existe, cette décision, la décision de commencer à écrire, je l'ai prise brusquement, dans un bus, à Paris, entre la place de la République et la place de la Bastille.

Je n'ai plus la moindre idée de ce que j'avais fait auparavant ce jour-là, car, dans mon souvenir, à cette journée réelle de septembre ou d'octobre 1979 se mêle le souvenir du premier paragraphe du livre que j'ai écrit, qui racontait comment un homme qui se promenait dans une rue ensoleillée se souvenait du jour où il avait découvert le jeu d'échecs, livre qui commençait, je m'en souviens très bien, c'est la première phrase que j'ai jamais écrite,

par : « C'est un peu par hasard que j'ai découvert le jeu d'échecs. » Ce que je sais avec plus de certitude, le souvenir maintenant se précise, c'est que, rentré chez moi ce jour-là, ce lundi-là, je ne sais si c'était vraiment un lundi, mais il me plaît en tout cas de le croire (j'ai toujours éprouvé un petit penchant naturel pour le lundi), j'ai écrit la première phrase de mon premier livre dans ma chambre de la rue des Tournelles, dos à la porte, face au mur. J'ai écrit la première version de ce livre en un mois, sur une vieille machine à écrire, et, comme je ne savais pas encore taper à la machine, je progressais avec deux doigts, maladroitement (en même temps que j'écrivais, j'apprenais à taper à la machine).

La décision que j'ai prise ce jour-là était plutôt inattendue pour moi. J'avais vingt ans (ou vingt et un ans, peu importe, je n'ai jamais été à un an près dans la vie), et je n'avais jamais pensé auparavant que j'écrirais un jour. Je n'avais aucun goût particulier pour la

lecture, je ne lisais pratiquement rien (un Balzac, un Zola, des trucs comme ça). Je lisais les journaux, quelques livres de sciences humaines liés à mes études d'histoire et de sciences politiques. Je ne m'intéressais pas à grand-chose dans la vie, un peu au foot, au cinéma. Autant, adolescent, j'avais toujours peint et dessiné avec plaisir, autant j'écrivais peu, pas d'histoires, pas de lettres, presque rien, moins d'une dizaine de ces mauvais poèmes que tout un chacun écrit dans sa vie. La chose au monde qui m'intéressait le plus à ce moment-là était sans doute le cinéma, j'aurais bien voulu, si l'entreprise n'avait pas été aussi difficile à mettre sur pied, pouvoir faire un film, je me serais bien vu cinéaste, oui (je ne me voyais pas du tout homme politique, par exemple). Alors, je me suis attelé à la tâche, j'ai écrit le petit scénario d'un court-métrage muet, en noir et blanc, d'un championnat du monde d'échecs dont serait déclaré vainqueur le gagnant de dix mille parties, championnat qui durait toute la vie, qui occupait toute la vie, qui était la

vie même, et qui se terminait à la mort de tous les protagonistes (la mort, à ce moment-là, m'intéressait beaucoup, c'était un de mes sujets favoris).

Parallèlement, à la même époque, deux lectures furent déterminantes pour moi. La première est la lecture d'un livre de François Truffaut, *Les Films de ma vie*, dans lequel Truffaut conseillait à tous les jeunes gens qui rêvaient de faire du cinéma, mais qui n'en avaient pas les moyens, d'écrire un livre, de transformer leur scénario en livre, en expliquant que, autant le cinéma nécessite de gros budgets et implique de lourdes responsabilités, autant la littérature est une activité légère et futile, joyeuse et déconnante (je transforme un peu ses propos), peu coûteuse (une rame de papier et une machine à écrire), qui peut se pratiquer en toute liberté, à la maison ou en plein air, en costume-cravate ou en caleçon (j'ai écrit la fin de *La Salle de bain* comme ça, le front mouillé de transpiration et la poitrine dégouttant de sueur, les cuisses

moites, dans l'ombre étouffante de ma maison de Médée, en Algérie, où il faisait près de 40°). La deuxième lecture déterminante que j'ai faite à ce moment-là est la lecture de *Crime et châtiment* de Dostoïevski. Cet été-là, sur les conseils avisés de ma sœur, j'ai lu pour la première fois *Crime et châtiment*. Et, un mois après cette lecture, ayant connu le frisson de m'être identifié au personnage ambigu de Raskolnikov, je me suis mis à écrire. Je ne sais s'il faut y voir un lien direct, une relation parfaite de cause à effet, qui sait un théorème (Qui lit *Crime et châtiment* se met à écrire un mois plus tard), mais, pour moi, il en fut ainsi : un mois après avoir lu *Crime et châtiment*, je me suis mis à écrire — j'écris toujours.

TABLE

| | |
|---|----|
| LE JOUR OÙ J'AI COMMENCÉ À ÉCRIRE | 9 |
| MES BUREAUX | 15 |
| L'URGENCE ET LA PATIENCE | 21 |
| COMMENT J'AI CONSTRUIT CERTAINS DE MES HÔTELS | 47 |
| LITTÉRATURE ET CINÉMA | 55 |
| LIRE PROUST | 61 |
| MOI, RODION ROMANOVITCH RASKOLNIKOV | 69 |
| LE JOUR OÙ J'AI RENCONTRÉ JÉRÔME LINDON | 79 |
| POUR SAMUEL BECKETT | 87 |
| LE RAVANASTRON | 93 |
| DANS LE BUS 63 | 97 |

Certains des textes qui composent ce recueil sont inédits, d'autres ont été publiés initialement dans des revues (les revues *Littéraire* et *Subaru* au Japon, la revue *Constructif* en France, le journal suisse allemand *Neue Zürcher Zeitung*, la revue littéraire belge en ligne *www.bon-a-tirer.com*). Certains de ces textes ont accompagné des livres, sous forme d'entretien (*Moi, Rodion Romanovitch Raskolnikov*, pour l'édition GF Flammarion de *Crime et châtiment*), de contribution (*Le Ravanastron* pour le catalogue *Objets* de l'exposition Beckett au Centre-Pompidou), de tiré à part (*Lire Proust* en accompagnement d'un volume d'une nouvelle traduction d'*À la recherche du temps perdu* au Japon), de postface (*Le jour où j'ai rencontré Jérôme Lindon*, pour l'édition de poche de *La Salle de bain* aux Éditions de Minuit), et de préface (*Dans le bus 63*, pour l'édition norvégienne de la trilogie de Beckett dans la collection *Library of World Literature*). Le texte *Mes bureaux* est constitué d'extraits du livre *Mes bureaux, luoghi dove scrivo*, paru en Italie en 2005 aux Éditions Amos. Tous les textes ont été relus et parfois amendés pour la présente édition.

L'auteur remercie la Promotion des Lettres, dirigée par Jean-Luc Outers de 1990 à 2011, pour son soutien constant.

COMPOSITION ET MISE EN PAGES :
FACOMPO À LISIEUX (14100)

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-DEUX MAI DEUX MILLE QUINZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION
S.A.S. À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5798
N° D'IMPRIMEUR : 114060

Dépôt légal : septembre 2015

Cette édition électronique du livre
L'Urgence et la Patience de Jean-Philippe Toussaint
a été réalisée le 2 juin 2015
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN 9782707329035)

© 2015 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Couverture : © Jean-Philippe Toussaint :
brouillon de *La Vérité sur Marie*, 2009.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707329059